

À cette latitude au solstice d'été

Annie Perreault

Nouvelle d'une plage : à l'écart du tourisme de masse
Number 126, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81879ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, A. (2016). À cette latitude au solstice d'été. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 39-41.

À cette latitude au solstice d'été

Annie Perreault

JE FAIS APPARAÎTRE à l'écran une carte géographique centrée sur la ville de Gaza, marquée d'une balise rouge avec un point noir en son centre. Un quadrillé se démarque sur fond gris clair, des rues blanches à l'intersection desquelles on indique l'emplacement d'une ancienne synagogue, d'un marchand de rideaux et d'un salon de coiffure. Il y a aussi un restaurant avec un nom en arabe qu'il m'est impossible de déchiffrer, mais en cliquant sur le petit cercle contenant fourchette et couteau d'un rouge bien visible, j'apprends que le restaurant a reçu 4,1 étoiles et trente-neuf appréciations de clients, semble-t-il, généralement satisfaits. Ces lignes claires et dépouillées de carte géographique organisent un portrait bien dénudé de Gaza, comme s'il ne s'y passait rien. Dans le haut de l'écran se forme un parfait triangle bleu clair, un bleu de carte postale : les eaux de la mer Méditerranée. Je dois faire un zoom arrière en manipulant avec l'index la roulette centrale de ma souris. Des noms en lettres noires se succèdent. Israël, Liban, Syrie, Turquie, avec de plus en plus de bleu à mesure que grossissent la mer Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne. Puis, c'est la botte de l'Italie, l'Hexagone, l'Europe au grand complet, l'Asie dans le champ droit avec ses noms en « an » — Turkménistan, Kirghizistan, Kazakhstan — et bientôt l'océan Atlantique fait son apparition sur la gauche et, enfin, je trouve ce que je cherche sur cette carte du monde. Je lâche la souris. Je laisse défiler mon index à quelques millimètres de l'écran le long d'une ligne horizontale imaginaire qui part de Gaza pour survoler l'Atlantique jusqu'à la côte Est américaine : voilà, South Carolina, un peu au sud de Myrtle Beach, légèrement au nord du trentième parallèle. C'est bien ce que je pensais.

À cette latitude, au solstice d'été, le soleil est visible pendant quatorze heures et cinq minutes. Au plus fort de cette période d'ensoleillement, vers treize heures en cette journée 39

de début de vacances, ma fille de dix ans pointe le viseur d'un appareil photo vers l'horizon éblouissant. Sur la photo, je m'avance vers elle sur le sable, dos à la mer, en portant mon petit garçon dans mes bras. À mes pieds, à l'avant-plan, il y a un château de sable que les enfants ont figolé tout l'avant-midi. Mon fils fait semblant de dormir, un bras bal-lant, la tête abandonnée contre mon avant-bras. Son maillot à motifs de palmiers a glissé légèrement et révèle une bande de peau très blanche à la naissance des fesses. Je crie comme j'ai crié des dizaines de fois déjà en d'autres lieux avec ce petit corps porté à bout de bras — dans le corridor menant à sa chambre au sortir du bain ou, à bout de souffle, en haut de l'escalier en colimaçon qui relie mon appartement à la ruelle ou encore en me dirigeant péniblement vers ma voiture tard dans la nuit après une soirée chez des amis — je crie que c'est la dernière fois que je le soulève ainsi, qu'il devient trop lourd, trop grand, que ce n'est plus possible, qu'il doit peser pas loin de la moitié de mon poids, l'équivalent d'une grosse poche de patates, que la prochaine fois, il va devoir marcher, que finalement il est gâté pourri et qu'il a bien de la chance que sa mère soit la mère la plus forte du monde. Et pourtant, même si les muscles de mes cuisses et de mes bras maigres chauffent, que les vertèbres au bas de mon dos menacent de se coincer douloureusement, je continue de le transporter ainsi sur le sable brûlant, petit paquet mouillé d'eau de mer, parce que, au fond, j'aime sentir le poids et la chaleur de ce petit corps alangui contre ma poitrine. Je sais bien que très bientôt ce sera trop tard, que mon petit garçon sera devenu plus costaud et que je n'aurai plus la force requise pour le soulever, et que ces moments de tendresse amusée me manqueront.

J'ai beaucoup contemplé cette photo, accrochée au-dessus de ma table de travail. Quand je la regarde me revient le souvenir de jours tranquilles à la plage. Au cœur de l'hiver, quand les jours sont courts et sombres, un apaisement s'en dégage. Et voilà que maintenant, le doigt en suspens sur 40 l'écran de mon ordinateur, tandis que je trace à rebours le

chemin entre la côte américaine et Gaza, je me dis que ce paysage de bord de mer vient de se transformer complètement, qu'il racontera désormais un tout autre récit, plus tragique, qui concentre en ses contours la violence et l'injustice d'un état du monde qu'il est difficile de comprendre.

— Regarde, c'est là, Gaza. Et ici, c'est notre plage.

Je pointe l'écran de part et d'autre de l'Atlantique. Mon fils regarde par-dessus mon épaule. Hier, il a visité l'exposition du World Press Photo avec sa classe. C'est lui qui m'a rapporté cette carte postale posée près de mon clavier. « Ça ne te rappelle pas quelque chose ? » m'a-t-il demandé, l'air grave.

Sur une plage jonchée de déchets, un père porte son fils. Sa silhouette pourrait se superposer à la mienne tant nos démarches et le cadrage sont semblables : genou gauche relevé, coude droit replié qui soutient la tête de l'enfant, tête légèrement tournée, regard, aveuglé de soleil, qui fixe au loin, bouche entrouverte d'effort ou de dépit et, surtout, ce mouvement protecteur de parent qui presse son enfant contre sa poitrine. Quant au fils, même dos arrondi, même bras balayant, le haut des fesses dénudé en une fine lisière de peau pâle. La photo s'intitule *Beach Casualties* et elle a remporté le deuxième prix dans la catégorie « Actualités ». L'homme est dos à la mer, tout comme moi, et on voit l'écume blanche des vagues qui déferlent derrière lui. À ses pieds, en avant-plan, à la place du château de sable sur notre photo, un deuxième garçon, plus petit, tout juste six ans, est allongé face contre le sable, ses jambes déployées sous lui dans un angle bien cruel : il n'a pas survécu à l'explosion. Son petit corps rappelle une poupée de chiffon jetée négligemment par terre dans une chambre d'enfant. Je lis en silence la légende sous la photo : des frappes de missiles israéliens, deux explosions à trente secondes d'intervalle, quatre enfants tués. Les enfants sont des cousins, des fils de pêcheurs, ils sont morts sur le coup.

Cela se passait l'été dernier. C'était le début de nos vacances annuelles à la plage. Cette année-là, j'avais encore la force de prendre mon fils dans mes bras.